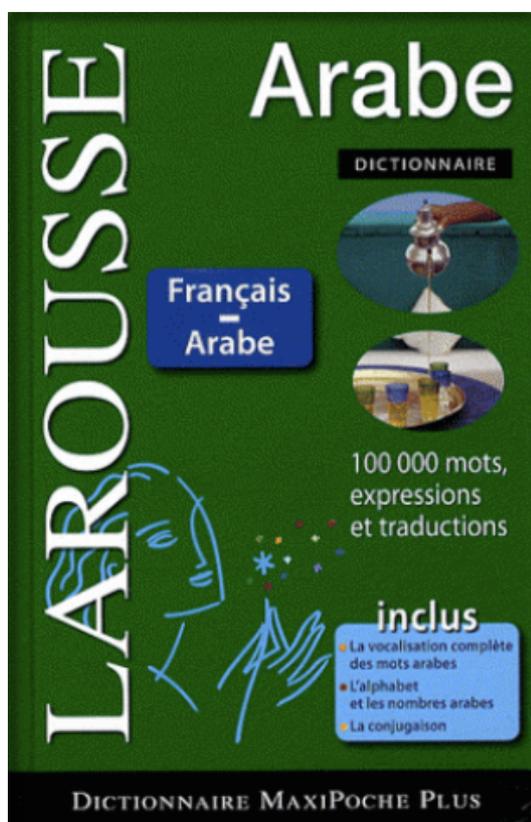


## « La blessure faite aux mots » dans *L'Art de perdre*

Héloïse Lecomte



Dans *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, la langue, qui détermine l'identité des personnages ainsi que le contenu de leurs pensées, lie et délie les rapports entre eux. Au sein d'une même famille, structure sociale dans laquelle une langue devrait se transmettre de génération en génération, le va-et-vient entre identités et langues arabe et française dresse le portrait d'une communication entravée par des incompréhensions tant générationnelles que linguistiques. Entre la génération d'Ali et Yema, qui parle kabyle et peine à maîtriser le français, et celle de Naïma, qui ne connaît que le français, un fossé culturel et générationnel se creuse.

À l'arrivée de la famille en France, le malaise est immédiatement perceptible : « ce que les journaux télévisés filment, c'est l'absence de langue dans laquelle parler. Le silence de ceux qui attendent ». Cette attente, quête d'une nouvelle patrie, se double d'une indétermination linguistique. Même si la famille adopte la citoyenneté française et n'envisage pas de revenir sur les terres ancestrales, pour les parents, voir le français prendre progressivement la place de l'arabe comme langue principale de leurs enfants et « leur avenir [s'écrire] en langue étrangère » est un déchirement. Au sein de la famille, parents et enfants deviennent étrangers les uns aux autres. L'inversion s'installe peu à peu : alors que le français était la langue étrangère au début de leur voyage, « Ali et Yema regardent l'arabe devenir langue étrangère pour leurs enfants » et la langue étrangère change de camp au fil des générations. Ce chassé-croisé entre langue maternelle et langue étrangère témoigne du malaise générationnel et communicationnel qui envahit la famille. L'impossible communication entre la génération d'Ali et Yema et celle de Naïma passe par le refus d'Hamid de transmettre cet héritage linguistique aux générations futures : « c'est lui qui n'a pas voulu apprendre l'arabe à ses enfants ».

En raison du blocage de cet héritage culturel, la langue étrangère devient celle du pays perdu et les personnages se livrent à des apprentissages linguistiques aux trajectoires symétriques. Hamid s'appuie majoritairement sur le dictionnaire pour apprendre le français, ce qui lui en donne une connaissance très livresque : « quand il parle, il use d'une grammaire obsolète et correcte [...] Il parle comme le Lagarde et Michard ». Naïma offre un miroir inversé à cette expérience en apprenant sa langue ancestrale perdue « avec un livre d'arabe ». Lorsqu'elle tente d'établir une réelle communication avec sa grand-mère, son apprentissage la trahit : « elle a suivi des cours d'arabe avant de réaliser que la langue littéraire qu'elle bégayait à grand-peine ne ressemblait que très peu au dialecte de Yema ». Comme Ali, elle « bégaye » la langue qui lui est étrangère (l'arabe, langue du pays perdu pour Naïma et le français, langue adoptive, pour Ali). Et comme Hamid, elle parle une langue littéraire, éloignée de l'usage courant. Les incompréhensions familiales et la difficile communication intergénérationnelle sont mises en valeur dans ces tentatives avortées de créer des ponts entre les deux cultures d'une famille déracinée.

Les erreurs grammaticales et prononciations fautives, en français comme en arabe, sont vécues par les personnages comme autant d'humiliations : « la blessure faite aux mots » (Ali), « les mots tordus par la bouche de sa mère » (Yema), « chaque mot lui fait un croche-pied » (Naïma). Le lexique utilisé dénote la violence physique et le rapport à la langue prend les accents d'un réel combat, d'une lutte pour l'acculturation. Le désir de Hamid d'« attraper le français à bras-le-corps » et sa vision de la langue comme une « armée en marche, prête à envahir son cerveau » confortent cette impression d'un rapport loin d'être apaisé et pacifié à l'apprentissage du français (qu'Ali nomme « la langue des anciens oppresseurs »). Sous la plume d'Alice Zeniter, le difficile apprentissage linguistique, semé d'embûches, marqueur d'une incompréhension entre les personnages, devient donc un symbole du déchirement causé par l'exil au sein d'une famille aussi maltraitée par l'Histoire algérienne que par l'Histoire française.